

PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ... MALGRÉ LUI

Une entrevue de Pierre Bélanger, S.J.

Le P. Pedro Gomes, dans son bureau, devant une fresque évoquant une page d'histoire du Brésil.

Pierre Bélanger: Nous avons le plaisir de passer un moment avec le P. Pedro Gilberto Gomes, vice-recteur académique de l'Université UNISINOS, une université jésuite située à São Leopoldo, au sud du Brésil. Padre Pedro, dites-nous quelques mots de cette université et plus particulièrement de la manière jésuite d'animer cette université.

Pedro Gilberto Gomes : UNISINOS est une université jésuite et nous voulons y faire ressortir son identité jésuite. Les principales lignes de pensée et d'action de la Compagnie de Jésus, nous les mettons en lumière à l'université: le « *magis* » – c'est-à-dire l'appel à être et à faire toujours plus – l'indifférence, la plus grande gloire de Dieu. Pour ce faire, nous avons mis sur pied l'Institut HUMANITAS qui, à notre avis, est la manière UNISINOS de faire la pastorale universitaire. Dans cette approche, notre première préoccupation n'est pas d'offrir les sacrements – quoique, bien sûr, on les offre aussi – mais plutôt d'offrir un terrain d'échange qui donne aux jeunes la possibilité de discuter de ce

qu'ils perçoivent comme les « vraies questions », du point de vue personnel et du point de vue de la société contemporaine. Nous n'avons pas peur des questions difficiles, de nous avancer sur des terrains « dangereux », y compris ceux que les Espagnols appellent « la légende noire » – en opposition à la « légende dorée » – qui inclut les péchés de l'Église, les contradictions qu'on y trouve au long de son histoire et même aujourd'hui. Nous cherchons aussi à développer le dialogue, entre les cultures et entre les traditions religieuses.

Par exemple, le dialogue avec les gens de race noire: le Brésil a une

grande dette envers la population noire du Brésil, les descendants des esclaves. Quand ceux-ci ont été libérés en 1888, ils ont été laissés à eux-mêmes. Ils ont dû quitter les terres de leurs propriétaires sans que ces derniers ne leur donnent aucune compensation. Des immigrants italiens ont été invités à travailler dans les haciendas pour remplacer les esclaves. Ces Noirs avaient pourtant du savoir-faire, pour produire le café par exemple, mais ce qu'ils savaient n'a pas été valorisé et on les a simplement « mis dehors ». C'est pour ça que maintenant la majorité des pauvres au Brésil sont des Noirs. Oui, nous avons une grande dette envers



L'HUMANITAS :
l'entrée et l'équipe.



eux, et la Compagnie de Jésus, grâce au travail de l'institut HUMANITAS par exemple, nous appelle à travailler en dialogue interculturel et religieux pour préparer un meilleur avenir pour tous. Je suis très fier du travail d'HUMANITAS à l'Université UNISINOS.

PB: Vous venez de nous parler d'un aspect de l'implication des jésuites au Brésil. Pouvez-vous nous dresser un portrait plus large de leur présence dans le pays? C'est un grand pays; il doit y avoir des différences d'implication des jésuites d'une région à une autre.

PGG: En effet, le Brésil est un grand pays, divisé à divers points de vue. Le sud est très différent du Nordeste. Ici, au sud, il y a beaucoup d'immigrants italiens et allemands et l'influence européenne est forte. Le niveau de vie se rapproche de celui de l'Europe. Et de fait, un bon nombre de jésuites qui travaillent dans cette Province jésuite du sud sont d'origine allemande ou italienne.

Le centre du Brésil, qui comprend les grandes villes de São Paulo, Rio de Janeiro et Belo Horizonte, a reçu beaucoup d'immigrants asiatiques, japonais en particulier. Il y a, à São Paulo, le plus grand quartier japonais en dehors du Japon. Mais les jésuites, eux, sont surtout des Brésiliens d'origine portugaise et italienne. Il y a eu aussi un bon nombre de missionnaires espagnols qui se sont impliqués dans cette région. Quant aux Japonais, les jésuites ont eu longtemps une mission spéciale à leur service, y compris un collège, Francisco Javier. Plus tard, cette mission a été intégrée à la Province jésuite.

Et puis au nord, on trouve la partie la plus portugaise du pays. Il y avait deux Provinces jésuites jusqu'à récemment; elles sont maintenant unies dans le Nordeste. C'est là qu'un certain nombre de jésuites canadiens sont venus prêter main-forte, comme

missionnaires. On pourrait ajouter la région de l'Amazonie, très grande, où des équipes volantes travaillent en pastorale et en animation sociale. Dans l'ensemble, nous sommes un peu moins de 600 jésuites dans le pays.



À l'entrée de la Maison provinciale, à Porto Alegre.

PB: Y a-t-il unité d'esprit et de cœur chez les jésuites du Brésil? Travailent-ils de concert?

PGG: Quand j'étais étudiant, les divisions étaient bien marquées; elles étaient liées aux divisions culturelles et sociales du pays. Mais, dès 1981-1982, quand tous ont commencé à étudier la philosophie et la théologie à Belo Horizonte, les jeunes générations se sont intégrées et les divisions ont beaucoup diminué. Actuellement, nous connaissons une période un peu plus difficile, car on se prépare à créer une seule et unique Province jésuite pour tout le pays et, pour certains, cela vient trop vite. Mais je pense vraiment que, chez les générations plus jeunes, il y a un esprit commun.

PB: Quelles sont les principales activités apostoliques des jésuites au Brésil?

PGG: On peut dire qu'il y a deux champs communs à toutes les régions: l'éducation et les paroisses.

PB: L'éducation, cela ne me surprend pas puisque c'est la marque des jésuites dans beaucoup de pays, mais ça n'est pas fréquent que le travail paroissial soit au cœur de la mission de la Compagnie...

PGG: Un peu partout, nous avons eu un bon nombre de paroisses, dans des régions qu'on pourrait appeler de «missions». Peu à peu, dans les diocèses où il y a suffisamment de prêtres, nous remettons les paroisses à la responsabilité des évêques diocésains.

Pour ce qui est de l'éducation, nous avons douze collèges de niveau secondaire et trois grandes universités. Celle de Rio est reconnue comme une des plus importantes du pays. Ici, à UNISINOS, nous cherchons à atteindre le même niveau! Et on doit ajouter l'Université catholique de Pernambuco, à Recife, où des jésuites canadiens ont travaillé; d'ailleurs, le P. Jacques Trudel y est toujours. Sans doute doit-on ajouter, toujours au niveau universitaire, nos facultés spécialisées de philosophie et de théologie, à Belo Horizonte.



Bannière présentant les jésuites: Les jésuites ont une histoire de près de cinq siècles dédiée au service de la foi et à la promotion de la justice, en vue de transformer la société.

Pourtant, dans le domaine de l'éducation, nous ne sommes pas présents seulement dans l'éducation formelle des collèges et des universités. Dans plusieurs parties du pays, le mouvement *Fe y Alegria* (Foi et Joie) offre de l'éducation non formelle. Ça ne se fait qu'au Brésil. Dans d'autres parties d'Amérique latine, le mouvement *Fe y Alegria* dirige des écoles traditionnelles. Au Venezuela, il y a un réseau important de radio. Mais au Brésil, «notre» *Fe y Alegria* a développé un programme d'éducation non formelle

pour accompagner les enfants après l'école (ou avant l'école s'ils vont à l'école durant la deuxième partie de la journée). Nous offrons donc du soutien scolaire et c'est là une bonne façon de servir les gens plus pauvres.

J'ajoute enfin que la Province jésuite du Sud a développé des centres d'action culturelle et citoyenne.

PB: Qu'est-ce qu'on y fait? Est-ce que ce sont des centres sociaux comme ailleurs dans la Compagnie?



Le Centre social jésuite de Porto Alegre comporte une maison d'édition et une librairie.

PGG: On y fait de la promotion sociale. Et aussi, à Porto Alegre comme ici à São Leopoldo, ce centre d'action culturelle est intégré à l'UNISINOS: le travail d'extension de l'université est fait par ce centre.

Au Brésil, c'est très intéressant, la constitution du pays définit l'université comme un milieu où on doit faire de l'enseignement bien sûr, de la recherche, mais aussi de «l'extension». C'est une exigence constitutionnelle. Qu'est-ce que ça veut dire? Au début, c'était l'obligation d'aller donner des cours dans des villes secondaires, de promouvoir l'éducation dans le monde paysan par exemple. Mais plus véritablement, au Brésil, ça veut dire que l'université doit AGIR dans la communauté. Pendant longtemps on voyait ça comme secondaire, des «petits cours» offerts ici et là. Mais dans notre Province, notre université, en lien avec le centre social de Porto

Alegre, a contribué à redéfinir le concept d'extension de l'université en incluant les relations culturelles, organisationnelles, l'action sociale. L'université doit être engagée dans la promotion sociale.

PB: Les jésuites essaient donc d'innover tout en demeurant au cœur de la tradition d'éducation qui est la leur. Revenons un moment à vous, Pedro Gomes. Dites-nous quelques mots de votre cheminement vocationnel, du jésuite que vous êtes devenu.

PGG: Je me suis intéressé à la Compagnie de Jésus plus tard que bien de mes confrères. Beaucoup étaient allés dans des collèges et avaient nourri leur vocation depuis l'âge de 12 ou 13 ans. Moi, j'avais 19 ans et demi quand j'y suis arrivé; à mon époque c'était une «vocation tardive»! C'est vrai que dès mon enfance j'avais pensé à devenir prêtre. Cependant, après mes études, j'ai travaillé, mais je me suis vite dit: «C'est possible; je peux devenir prêtre». C'est un peu un hasard que je sois venu chez les jésuites. Le prêtre diocésain qui me conseillait m'a dit que je pouvais aller soit à un séminaire diocésain de la région métropolitaine de Porto Alegre, soit à Salvador du Sud, où étaient les jésuites. La différence? Si j'allais chez les jésuites, je ferais un noviciat; si j'allais au séminaire diocésain, j'entrerais tout de suite en théologie. J'ai trouvé que j'avais besoin du noviciat... je ne voulais pas aller trop vite!

PB: Aviez-vous connu des jésuites auparavant?

PGG: Non, jamais. Mais j'ai bientôt rencontré un jésuite auquel je dois ma vocation; il travaillait en communications et cela m'a attiré. J'ai choisi de me donner au ministère des communications. Avant cela, j'ai fait la formation classique des jésuites, la philosophie, la régence au collège d'Anchieta à Porto Alegre, ma

théologie à São Leopoldo; j'ai été ordonné prêtre en 1978. On m'a envoyé faire une spécialisation en théologie, au Chili durant deux ans, puis je suis rentré au Brésil où j'ai travaillé durant trois ans dans un collège à Curitiba, surtout comme professeur de sciences religieuses.

Mais pendant ma théologie, j'avais commencé un cours de journalisme. Ça m'intéressait toujours et le Provincial de l'époque m'avait encouragé. Après trois années à Curitiba, j'ai demandé au nouveau Provincial: «Êtes-vous en train de changer ma destination originale, celle des communications sociales?» Il m'a dit: «Pas du tout; après ces trois années au collège, tu pourras continuer.» C'était d'abord le journalisme qui m'intéressait; j'ai fait une maîtrise, puis un doctorat en sciences de la communication qui portait surtout sur le journalisme et l'édition. Alors, je suis revenu ici et j'ai commencé à travailler à l'université à partir de 1988-1989... J'y suis toujours!



Le père Gomes à l'entrée du département de communication de UNISINOS.

C'est peut-être intéressant de dire que, quand j'étais en théologie, comme beaucoup de mes jeunes confrères, je ne voulais surtout pas me retrouver professeur d'université. Nous ne voulions pas nous mettre au service des «bourgeois»! Nous ne voulions pas travailler dans le champ traditionnel de l'éducation de la Compagnie qui était surtout liée aux

classes supérieures. Mais quand le Provincial m'a demandé de venir ici, je me suis dit: « Comme jésuite, ce n'est pas juste de refuser. La Compagnie m'a donné la chance de bien me former. Je me suis préparé à servir au niveau universitaire. Si c'est là que le Provincial veut m'envoyer, je dois répondre à son invitation ».

J'ai donc commencé ici, à UNISINOS, à enseigner la théorie de la communication, l'histoire de la communication, l'éthique de la communication. Puis j'ai accepté la charge de directeur du département, puis celle de directeur du Centre de la communication durant deux ans. À ce moment-là, j'ai pu faire construire un nouveau pavillon, mais surtout mettre sur pied les programmes des 2^e et 3^e cycles. Enfin, j'ai été nommé à la direction de l'université, au poste que j'occupe actuellement. Mais je n'ai pas abandonné l'enseignement ni la recherche. Je fais des recherches en communications sur la médiatisation et aussi sur les relations entre religion et média. J'enseigne dans les programmes des études avancées, mais mon travail principal, c'est d'être vice-recteur académique.

PB: Vous avez donc changé d'idée en cours de route. Vous ne vouliez pas être associé au monde universitaire et pourtant, vous voici vice-recteur. Regrettez-vous cette réorientation?

PGG: Non, comme Édith Piaf, *je ne regrette rien, rien de rien*. Je suis très heureux de travailler ici. Je pense que nous sommes en train de créer une grande université, une université nouvelle, et je suis heureux de participer à ce projet. Nos prédécesseurs jésuites ont toujours dit que la vocation initiale de l'université était de s'identifier au monde de la recherche. L'histoire et le développement nous ont fait oublier en partie cette vocation. Je crois qu'en ce moment, nous sommes en train de réaliser ce rêve de nos prédécesseurs: créer

une université où il y a de l'enseignement, bien sûr, mais une véritable université jésuite, au service d'un changement dans la société.

Nous sommes ici cinq jésuites entre 60 et 70 ans. Un seul d'entre nous était dès le départ destiné au travail dans le monde universitaire. Les autres, nous ne pensions pas à ça, car nous voyions l'université comme une institution pour les riches et nous pensions que la Compagnie devait s'orienter ailleurs.



Le cœur du campus de l'université jésuite UNISINOS, de São Leopoldo.

J'ai conscience maintenant que ce que UNISINOS cherche à faire, c'est de la véritable inclusion sociale. Le rêve que nous avons pour la promotion des pauvres, des gens plus simples, nous sommes en train de le rendre réel dans l'université. Je dis souvent que nos étudiants ne sont pas des étudiants qui travaillent, mais des travailleurs qui étudient. C'est pour eux un moyen de grandir dans la vie, de promouvoir ce qu'ils sont véritablement.

Le rôle de l'université pour eux, c'est d'assurer leur inclusion sociale. C'est pour cela que, maintenant, je suis convaincu que, comme la Compagnie de Jésus ne peut pas tout faire au Brésil, elle doit entre autres choses s'occuper d'éducation supérieure, pour favoriser la promotion et l'inclusion

sociales. J'ai conscience que je dois participer à cette mission. Oui, j'ai changé d'idée. Si on peut encore dire qu'une partie du secteur de l'éducation des jésuites au Brésil, au secondaire par exemple, s'adresse à des gens plutôt bien nantis, je pense que l'université n'est pas du tout comme ça. Nous recevons chez nous beaucoup de Noirs, beaucoup de gens simples. Les programmes s'adaptent à leurs possibilités financières; on offre beaucoup de flexibilité pour permettre aux gens de se prendre en mains, de grandir, selon les circonstances de vie dans lesquelles ils se trouvent.

PB: Il reste que le Brésil est un pays où il y a beaucoup d'inégalités. Comment la Compagnie de Jésus se situe-t-elle dans ce contexte? Quand nos jésuites canadiens sont venus dans le Nordeste, c'était pour travailler avec les pauvres qui paraissaient abandonnés à eux-mêmes.

PGG: Les jésuites au Brésil ont toujours ce désir d'accompagner les pauvres. Oui, il y a beaucoup de pauvres, beaucoup d'inégalités et il y a cette dette envers les Noirs dont j'ai parlé au début. Dans le Nordeste où il y a beaucoup de pauvreté et en Amazonie où les problèmes sociaux sont criants, plusieurs jésuites des jeunes générations se donnent entièrement pour faire évoluer les choses. Mais je pense qu'en même temps que certains sont impliqués directement sur le terrain, avec les pauvres, l'université a son rôle à jouer pour atteindre les mêmes objectifs. Car, à l'université, nous devons aussi lutter contre les inégalités. Comment pouvons-nous, ici, aider les pauvres à sortir de leur situation? C'est par l'éducation, par ce que j'ai appelé l'inclusion sociale. Et on doit se battre aussi pour guérir une « *chaga* », une blessure profonde dans le pays, la corruption, à bien des niveaux. Il y a beaucoup à faire pour nous dans ce domaine.

PB: Les jésuites peuvent-ils vraiment faire quelque chose pour changer ça ?

PGG: En éducation, je puis certainement travailler contre ça et donc en même temps accompagner les pauvres vers un meilleur avenir. En gardant en tête l'option préférentielle pour les pauvres que la Compagnie promet, tout comme son engagement en faveur des relations interculturelles et interreligieuses, en insistant sur le dialogue avec tous, les gens du gouvernement, les gens du peuple, même les intégristes, nous pouvons lutter contre l'esprit de corruption qui est trop présent dans notre société.

PB: Dans le domaine plus spécifiquement religieux, comment voyez-vous la situation des Brésiliens et l'évolution du christianisme chez vous ?

PGG: L'Église catholique a perdu sa prépondérance. Beaucoup de catholiques sont allés du côté des églises pentecôtistes. En partie parce que notre manière de vivre la religion a été trop cérébrale, sans émotions, pas assez une religion du corps et du cœur. Il y a eu aussi une réaction à la théologie de la libération, toujours vraie dans ses fondements, mais qui a beaucoup insisté sur les misères de la société, sur la violence, la pauvreté. Les gens ont besoin d'entendre parler

d'espérance, de salut, de Jésus et de sa douceur: « Venez à moi, vous qui peinez ».

Et puis, il faut admettre que, comme ce fut le cas en Pologne après le régime communiste durant lequel l'Église était le seul espace de liberté, ici au Brésil, après la dictature des années 70, des gens qui s'étaient mis sous la houlette de l'Église ont voulu prendre leurs distances, faire leurs propres choix. C'était normal que l'Église catholique perde son hégémonie. De fait, dans le nouveau contexte, l'Église a avantage à se laisser elle-même évangéliser par les nouveaux défis qui se présentent à elle.

PB: En terminant, auriez-vous un message plus personnel à adresser à nos lecteurs? Qu'est-ce que vous aimeriez qu'ils retiennent de l'ensemble de votre témoignage, celui d'un jésuite brésilien ?

PGG: C'est une question difficile... Mais j'aimerais qu'ils retiennent que j'ai parlé avec mon cœur et que c'est avec mon cœur, en toute vérité, que j'ajoute que je suis un pauvre jésuite. Je le dis sans hésitation, il y a de nombreux jésuites dans ma Province qui sont meilleurs que moi. Je cherche bien humblement à être fidèle et

je ne regrette rien de ma vie, de ce que j'ai fait; je ne regrette pas non plus de ne pas avoir fait autre chose dans la Compagnie. Je suis aujourd'hui le produit de ce que j'ai vécu. Moi, le père Pedro, je suis persuadé que je dois mon identité à la Compagnie de Jésus. Je suis donc très fier d'être jésuite, tout en ayant conscience de ne pas être un jésuite parfait.

J'ajoute aussi – j'ai d'ailleurs écrit un petit article là-dessus – penser sincèrement que le saint de l'Église qui convient le mieux comme inspiration au début de notre millénaire, c'est saint Ignace de Loyola. Pourquoi? Parce que je pense qu'au moment où nous en sommes dans l'histoire de l'humanité, nous vivons un changement aussi important qu'Ignace a vécu au moment du passage du 15^e au 16^e siècle, de la fin du Moyen Âge à la Renaissance. Je crois que si les jésuites avaient pleinement conscience de ça, ils pourraient mieux parler de saint Ignace, ils pourraient le présenter comme l'homme qui peut nous aider à trouver un cadre d'interprétation du nouveau siècle dans lequel nous sommes entrés.

PB: Merci, père Pedro, pour cet encouragement à toujours mieux connaître saint Ignace et son œuvre. ■



Le nom de l'université est une contraction de Universidade do Vale do Rio dos Sinos.

